

Textes méditatifs

La terre, une expérience pascal

Elena Lasida - *Qu'as-tu fais de ta terre ?*
Conférence de carême – Cathédrale de Metz – 2016 – Extraits



Je m'adresse à toi, terre nourricière !
Tu portes dans tes entrailles le mystère de la vie,
De la vraie vie, celle qui traverse la mort.
Tu nourris nos corps, certes,
Mais plus fondamentalement, tu nourris notre esprit.
Et c'est parce que nous t'avons épuisée et massacrée pour nourrir nos corps
Que nous découvrons, aujourd'hui que tu es beaucoup plus qu'une ressource productive.
Nous t'avons desséchée, pourrie, contaminée, polluée, vidée.
Et c'est à travers ta nudité que tu nous révéles le sens premier de la vie.

Tu nous apprends l'infini,
Celui des plaines qui touchent l'horizon
Et celui des océans à perte de vue.
Nous croyions pourtant que le seul infini était celui du progrès technique.

Mais tu nous apprends aussi la finitude,
Celle que nous éprouvons face aux cyclones et aux tornades,
Tu nous apprends l'impuissance face à l'incendie des forêts
Ou l'inondation des villes.
Nous croyions pourtant que nous pouvions tout contrôler et tout maîtriser.

Tu nous apprends la germination,
Celle qui se fait dans le secret des profondeurs,
Celle des semences qui se transforment en fruits,
Celle des grains qui deviennent des arbres.
Nous croyions pourtant que toute la création était une fabrication
issue de notre capacité de manipulation.

Et tu nous apprends aussi la destruction violente et inexplicable,
Celle des volcans qui vomissent le feu,
Celle de la mer qui engloutit les maisons.
Nous croyions pourtant que nous pouvions tout dominer et planifier.

Tu nous apprends la marche,
Celle des chemins balisés,
Mais surtout celle où il faut se faire soi-même un chemin,
La marche à travers la forêt et la marche sur les montagnes,
La marche dans le désert et celle sur les rochers.
Tu nous apprends à marcher et à ouvrir toujours de nouveaux chemins.
Nous croyions pourtant pouvoir trouver partout des routes déjà tracées.

Et tu nous apprends aussi à nous arrêter
Pour simplement contempler
Le miracle de la fleur née dans la terre aride,
Celui du coucher de soleil et de la pleine lune,
Celui de l'immensité du monde vue du haut des montagnes
Ou face aux océans interminables.
Tu nous apprends l'utilité de l'inutile,
La valeur de la simple présence.
Nous croyions pourtant que la beauté était une marchandise
Qui pouvait se vendre et s'acheter.
Tu nous apprends la musique,
Celle du chant des oiseaux et celle de la caresse du vent,
Celle de l'eau qui coule et celle des cigales qui veillent,
Tu nous apprends à écouter la musique de la vie qui fourmille au-delà de nos machines.
Nous croyions pourtant qu'il n'y avait rien d'autre que le bruit de nos moteurs.

Mais tu nous apprends aussi le silence,
Celui de la nuit obscure
Et celui de l'eau stagnée,
Celui de l'animal mort
Et celui de la terre craquelée
Nous croyions pourtant qu'il ne fallait pas laisser place au silence.

Tu nous apprends l'odeur de ce qui vit,
Celle de la terre mouillée après la pluie,
Celle des jasmins en fleur
Et celle du sel de la mer.
Nous croyions pourtant que seuls les flacons de parfum avaient de bonnes senteurs.

Et tu nous apprends aussi l'odeur de ce qui meurt,
Celle des déchets et des déjections
Qui dans leur juste mesure permettent à la terre de s'enrichir et de se régénérer,
Tu nous apprends l'odeur de la vie qui circule.
Nous croyions pourtant que la vie se fabrique et se jette.

Tu nous apprends la surprise et la merveille,
Celle du printemps après l'hiver,
Celle des bourgeons dans des branches presque mortes,
Celle des étoiles filantes.
Nous croyions pourtant qu'il n'y avait plus de place pour l'imprévu.

Et tu nous apprends aussi la perte,
Celle des feuilles des arbres qui tombent à l'automne,
Celle des rivières desséchées par la canicule,
Celle des côtes disparues sous la montée des eaux.
Tu nous apprends à vivre la chute, la perte et la dépossession.
Nous nous croyions pourtant capables de combler tous les manques.

Tu nous apprends la vie, terre nourricière,
La vie, et la mort.
Tu nous apprends qu'il n'y a pas de vie sans mort,
Tu nous révéles ainsi le mystère de la résurrection,
Non pas celle de la vie qui s'oppose à la mort
Mais celle de la vie qui naît de la mort.

Tu nous permets aujourd'hui de vivre autrement le mystère pascal
En nous apprenant le fini et l'infini,
La germination et la destruction,
La marche et l'arrêt,
La musique et le silence,
L'odeur de ce qui vit et l'odeur de ce qui meurt,
La surprise et la perte,
La vie et la mort.

Extrait de «solitude» dans «Archives de l'intime » concernant Françoise Dolto. Texte écrit pas son mari

Il est aussi des lieux de nature où les hommes goûtent, cette fois tout éveillés, tous leurs sens réceptifs, la grâce d'une solitude heureuse.

Lieux de beauté, de sérénité, de douceurs, de maternance impalpable, lieux de paix et de joie ténue pour le cœur, de repos pour le corps qui dans son activité se sent léger ;

Lieux où, bien que solitaires, les hommes peuvent trouver un temps l'oubli de leur destin séparé, dans un silence de paroles humaines peuplé du bruissement rassurant et vibrant d'une nature à la sienne accordée, où tout est langage de présence spirituelle, où, sans code appris, sans grammaire connue, toute la nature semble donner à l'homme foi en lui-même et lui parler d'amour.

Bénis soient ces lieux et bénis, y soient le ciel, l'air, la terre et l'eau. Bénies, les créatures végétales, arbres, fleurs, fruits, sites amis, dans le souffle du vent qui nous porte, légères et familières, les odeurs de la vie et les sons lointains ou proches qui, sans alerter nos oreilles, nous confirment dans notre être par l'existence aimée des autres.

Dans ces lieux, nos angoisses perdent leur aigu, ramenées à des proportions que notre imagination ne boursoufle plus, nous retrouvons une communion avec le monde et l'alacrité de notre cœur.

Ces lieux d'ordonnance naturelle parfaite, à nos sens accordés, sont des lieux où le temps semble s'arrêter dans un instant de grâce. »



Entretien de Cl. Lévi-Strauss avec J.M. Benoist, *Le Monde*, 21-22 janvier 1979, p. 13. Cité par Eloi Leclerc dans *Le soleil se lève sur Assise*, pp.72-73

« J'ai le sentiment que toutes les tragédies que nous avons vécues, d'abord avec le colonialisme, puis avec le fascisme, enfin avec les camps d'extermination, cela s'inscrit non en opposition ou en contradiction avec le prétendu humanisme sous la forme où nous le pratiquons depuis plusieurs siècles, mais, dirais-je, presque dans son prolongement naturel. Puisque c'est, en quelque sorte, d'une seule et même foulée que l'homme commence par tracer la frontière de ses droits entre lui-même et les autres espèces vivantes, et s'est ensuite trouvé amené à reporter cette frontière au sein de l'espèce humaine, séparant certaines catégories reconnues véritablement humaines d'autres catégories qui subissent alors une dégradation conçue sur le même modèle qui servait à discriminer entre espèces vivantes humaines et non humaines. Véritable péché originel qui pousse l'humanité à l'autodestruction.

Le respect de l'homme par l'homme ne peut trouver son fondement dans certaines dignités particulières que l'humanité s'attribuerait en propre, car, alors, une fraction de l'humanité pourra toujours décider qu'elle incarne ces dignités de manière plus éminente que d'autres...

Il faudrait plutôt poser au départ une sorte d'humilité principielle : l'homme commençant par respecter toutes les formes de la vie en dehors de la sienne, se mettrait à l'abri du risque de ne pas respecter toutes les formes de la vie au sein de l'humanité elle-même. Se préoccuper de l'homme sans se préoccuper de toutes les autres manifestations de la vie, c'est, qu'on le veuille ou non, conduire l'humanité à s'opprimer elle-même, lui ouvrir le chemin de l'auto-oppression et de l'auto-exploitation. »

Eloi Leclerc, *Le soleil se lève sur Assise*, pp. 81-83.

« Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance, et qu'il domine... » (Gn 1,26)

Toute la question est de savoir ce qu'il faut entendre ici par « dominer ». La domination, que l'homme est appelé à exercer sur la terre, en tant qu'image de Dieu, est-elle ce pouvoir prométhéen que l'homme de l'âge industriel s'est arrogé ? Un pouvoir exorbitant, sans limites et souvent violent, qui n'hésite pas à tuer et à détruire, à des fins de rendement, de profit ou de jouissance, sans le moindre respect de la vie ? On a souvent invoqué ce texte biblique pour justifier cette emprise absolue de l'homme sur la terre. Mais est-ce bien ainsi qu'il faut le comprendre ?

Des exégètes hautement qualifiés nous ont appris à lire ce texte autrement et à en découvrir le vrai sens. Une première chose saute aux yeux à la lecture de ce texte. A l'opposé des anciennes cosmogonies et même de certains passages du prophète Isaïe concernant les origines du monde, la première page de la Bible écarte toute représentation violente dans son récit de la création. Toutes les versions sanglantes et terrifiantes des origines sont ici rejetées. La création n'est pas racontée sur le modèle d'une victoire remportée par une divinité guerrière. On n'y trouve aucune trace de combat ou d'affrontement. L'acte créateur n'a rien de violent, encore moins de sanglant. C'est l'acte d'une Parole souveraine et sereine : Dieu dit et cela est.

On a souvent souligné la toute-puissance de la Parole créatrice. Mais a-t-on remarqué sa sérénité, son infinie douceur [...]. La Parole sépare, mais sans rien exclure. Elle sépare, mais c'est pour composer [...]. L'ensemble se déploie sous le signe de l'harmonie, de l'alliance [...].

Alliance, harmonie, non seulement entre les différents éléments qui composent l'univers, mais également entre les différentes espèces de vivants. Tout rapport violent, sanglant, est ici exclu. Détail important et hautement significatif : les hommes comme les animaux sont soumis au même régime végétarien. Ni les uns ni les autres n'ont besoin de tuer pour vivre. [...]

Du coup, s'éclaire le vrai sens de la domination que l'homme est appelé à exercer sur la terre et les animaux. Cette domination exclut tout rapport violent, toute agressivité, toute volonté de destruction. A l'image de Dieu, l'homme doit être un maître de douceur. Il est ce maître de douceur quand il maîtrise sa propre animalité, quand il devient lui-même un créateur d'unité et d'harmonie entre les êtres, quand il fait sien, dans le respect et l'amour, le grand dessein de vie du Créateur.

On voit l'erreur grossière de ces nombreuses interprétations qui ont lu dans ce texte bibliques le pouvoir de l'homme sans y lire la douceur divine. Une telle interprétation est inquiétante, car « elle projette sur Dieu même l'idée d'une puissance incapable de s'exercer dans la douceur. Cette douceur, selon moi, est sans doute le don le plus intime, le plus secret de l'acte créateur » (P. Beauchamp, *Le Monde de la Bible*, n° 96)

Eloi Leclerc, *Le soleil se lève sur Assise*, p. 119-120.

La relation de l'homme à l'homme passe par la relation de l'homme à la nature. Celle-ci est fondamentale. Elle n'est pas seulement d'ordre biologique ou économique ou esthétique. Elle est aussi d'ordre moral. Si la relation de l'homme à la nature est vécue sous le signe de la toute-puissance, c'est la relation de l'homme à l'homme qui s'en trouve elle-même menacée. On peut invoquer tous les droits de l'homme que l'on voudra, ceux-ci ne seront pas respectés si la relation de l'homme à la nature ne s'épanouit pas dans le respect de la vie et des créatures.

Et c'est pourquoi l'homme moderne a le cœur si lourd. Sur le chemin de la puissance, où il s'avance à grands pas, il a le cœur de plus en plus lourd. Il faut avoir le courage de le reconnaître [...]

Le cœur léger – on le voit à l'évidence chez François d'Assise – tire sa force et sa sérénité du rapport intime qu'il entretient avec la source de la vie et de l'être : « Un rapport de caractère filial, qui lui permet de se comporter comme un enfant en présence de l'ultime secret des choses » et de trouver sa joie en son Créateur.

De là découle cette sécurité derrière dans l'existence, qui ne se laisse troubler par rien. De là cette confiance heureuse et cette joie divine d'exister. « Je te remercie, Seigneur, de m'avoir créée », disait Claire d'Assise, peu de temps avant de mourir.

Eloi Leclerc, *Le soleil se lève sur Assise*, p. 127-128.

C'est un fait que François d'Assise ne fraternise pas seulement avec ses semblables, mais également avec toutes les créatures inférieures, qu'il considère vraiment comme des sœurs ou des frères. Il voue à chacune d'elles sans exception une affection et un respect fraternels.

On a regardé le plus souvent cette fraternité cosmique de François comme un débordement lyrique de sa louange du Créateur. Ce regard est loin d'en épouser le sens. Il ne va pas au fond des choses.

La fraternité cosmique de François a sa source propre. Elle se rattache directement à son sens de la création. Et ce sens fait corps avec une expérience intime. François, face au Dieu très haut, prend conscience de sa condition de créature et l'accepte sans réserve. Dieu seul est Dieu. Tout ce qui existe est son œuvre. Nous sommes tous ses créatures.

Certes, parmi les créatures, les hommes ont une destinée supérieure. Créés à l'image de Dieu, ils sont appelés, dans le Christ, premier-né de toute créature, à devenir des enfants de Dieu, à vivre de la vie divine. A ce titre, tout homme est vraiment une histoire sacrée. Mais il n'en est pas moins une créature, liée à l'ensemble de la création.

Cette démarche de profonde humilité et adoration, par laquelle François se place à l'intérieur d'une unité de création et qui lui fait nouer des liens d'amitié avec toutes les créatures, est d'une extrême importance. Elle vient renforcer la fraternité humaine proprement dite. Celle-ci, en effet, trouve sa meilleure garantie dans cette fraternité cosmique : dans cette attitude de respect et d'amour à l'égard de l'ensemble de la création, à l'égard de toutes les formes de la vie, si humbles soient-elles.

L'homme qui fraternise avec toutes les créatures, en communiant à l'amour du Créateur pour son œuvre tout entière, se met à l'abri de la tentation de dominer ses semblables et de les violenter de quelque façon. En lui les forces de la vie se changent en un élan de sympathie et d'amour. Lui-même s'humanise en humanisant la nature. Il devient, à l'image du Créateur, un maître de douceur au sein même de la création.